



JUDITH DEBRUYN ET SAINT-AMÉ

Transparence d'une mémoire collective

La commune de Liévin dans le Pas-de-Calais inaugurait en décembre 2014 les vitraux de l'église Saint-Amé, en mémoire de la plus grande catastrophe minière d'après-guerre. L'artiste lilloise Judith Debruyne a travaillé huit années à ce projet, sa première commande totale, à la recherche d'un équilibre entre sacré et profane.

Nous sommes en hiver, le 27 décembre de l'année 1974. Le temps s'est suspendu à la catastrophe, au « coup de poussière » qui dans un déluge de flamme balaya 42 mineurs dans la fosse 3 dite « Saint Amé ». La nouvelle s'abat sur la ville, les familles accourent et aux murmures de l'enfer qui, 750 m plus bas, ne peut atteindre la surface, s'ajoutent les cris des femmes éplorées. Ce matin-là, à 6 h 30, la vie s'est arrêtée à Liévin. Le passé du bassin minier porte en lui une forte ambiguïté qui balance entre oubli et devoir de mémoire. Pourtant les quartiers du bassin gardent encore le numéro de leurs fosses: au Louvre c'est le n° 8, ici les n° 1 et n° 3.

Le bassin minier s'enorgueillit de ses terrils, de ses chevalements, ces longues structures de métal symbole de la longue descente du mineur dans des lieux obscurs, avec pour tout trésor sa lampe en acier. Le coup de « grisou » meurtrier du 27 est quarante ans après toujours présent dans les mémoires. Célébrer n'est-ce pas un peu exorciser ce qui reste un stigmate dans l'histoire du pays ?

Ainsi débute l'histoire des vitraux de l'église Saint-Amé à Liévin. En 1996 naît le projet d'une commande publique pour la nef de cette petite église construite en 1875 par la société des mines. Détruite pendant la Première Guerre mondiale, elle renaît de ses cendres en 1935.

Le projet de Saint Amé

L'artiste en charge du projet est Judith Debruyne vitrailliste et artiste peintre lilloise. Lors d'une exposition de ses œuvres en 2006 au centre culturel de Liévin, elle initie un projet de vitraux participatif mêlant parents et enfants du quartier. Sensible à sa démarche, les membres de la municipalité lui parlent d'un projet encore assez vague: doter l'église Saint-Amé de nouveaux vitraux pour commémorer la catastrophe de la fosse n° 3. Très rapidement les premières esquisses voient le jour. Elle peaufine, construit une maquette des chœurs et avant-choeur de Saint-Amé au dixième. Judith passe alors beaucoup de temps à Liévin. Elle fait du bis-





tro-restaurant Le Ménestrel son quartier général. Elle discute, interroge, fait parler les habitants du quartier pour aborder le souvenir de la catastrophe: « j'ai été émue par les femmes, les enfants des mineurs disparus. Très rapidement j'ai compris que ce projet devait s'adresser à ceux qui sont restés. La catastrophe est devenue un point, un pivot autour duquel s'articulent des sentiments, des émotions ». Le projet a très vite pris forme dans son esprit. Il est construit sur une base géométrique. Trois compositions en triangle pour La Trinité, puis deux cercles qui créent une dynamique et évoque le temps, sur lesquels se reposent des éléments figuratifs: le chevalement, le corps propulsé dans les airs en chute libre, les femmes, les enfants qui mains au sol caressent la terre qui retient les êtres chers et les anges qui emportent leurs corps suppliciés, des colombes. Sa démarche ne s'attache pas au fait mais cherche plutôt à réunir des symboles qui retranscrivent les émotions qui suivent la tragédie. De récits en image l'histoire se déploie.

Le projet récolte l'enthousiasme général mais faute de budget est mis en attente. Lorsqu'enfin le concours est lancé Judith le remporte. Elle s'entoure de trois jeunes compagnons Kevin Loger, Gwenaël Roeland et Adeline Chekir mais aussi de ces amis les plus fidèles et se jette à bras-le-corps dans le projet du chœur. Tout commence par le carton, ce dessin à l'échelle à partir duquel est créé un deuxième carton dit de découpe qui définira la coupe du verre. Le cheminement est long. Une année durant laquelle il faut faire preuve de patience, laisser mûrir les détails, le travail des couleurs, les transparences, les opacités. Il faut cuire et recuire, assembler. En 2009, les premiers vitraux du chœur sont posés. Les membres du Conseil municipal décident d'aller plus loin et confient à Judith Debruyne, nommée artiste en chef du projet, le soin d'en imaginer le reste. Ce qu'ils ne savent pas, c'est que les dessins existent déjà. Elle monte une nouvelle maquette et la présente à la municipalité, aux membres du Conseil général, du département, de la Communauté de commune et du Diocèse.

Judith Debruyne se voit offrir ici sa première œuvre totale. La plupart des chantiers qu'elle remporte jusqu'alors n'offraient qu'une possibilité partielle de s'exprimer, avec la contrainte de chercher une harmonie avec les œuvres existantes. Ici, son idée est de trouver



un équilibre entre la fonction du lieu et sa symbolique. L'église Saint-Amé est la propriété de la municipalité. Il faut trouver un point d'orgue, un point entre le culte et la laïcité, entre sacré et socialisme, deux forces en œuvre dans la culture populaire du pays des fosses. Elle prend le parti de mêler les vitraux à caractère religieux avec des scènes profanes. Les représentations des anges qui charrient les âmes des défunts, de sainte Barbe, protectrice des mineurs, de saint Éloi, patron des forgerons et sainte Thérèse de Lisieux patronne de la paroisse, avec des scènes de la vie quotidienne des habitants du Nord dont elle est une fille: dans la nef nord sont représentés le marché, le travail des dentellières, le retour de la mine et la vie des champs. Dans la nef sud, ce sont les vacances à la mer, la fête de la « ducasse », le kiosque à musique et le bal populaire. « J'ai voulu ainsi m'adresser aux morts et à ceux qui restent, faire cohabiter la vie et la mort, l'ombre et la lumière au travers de représentations populaires. Chaque vitrail est une histoire dans laquelle l'œil se balade. »

Puis pour parachever son œuvre Judith intègre au transept des symboles qui lui sont plus personnels: les quatre éléments: terre, eau, feu et air qui sont à la fois source de crainte et de plaisir, de vie et de mort. Saint-Amé s'inscrit ainsi dans le renouveau du vitrail qui bien souvent évite les compromis dans la force de l'abstraction. Judith Debruyne est attachée à la tradition figurative des imagiers dans une époque qui accepte une possible désacralisation de ces vitraux, qui libère la narration par la lumière et illumine les lieux de culte d'images contemporaines sans être radicalement iconoclaste. Cette forme ancestrale d'art appliqué peut aussi évoluer avec son époque, évoquer des préoccupations plus contemporaines, sans nécessairement figer ces symboles dans la tradition liturgique.

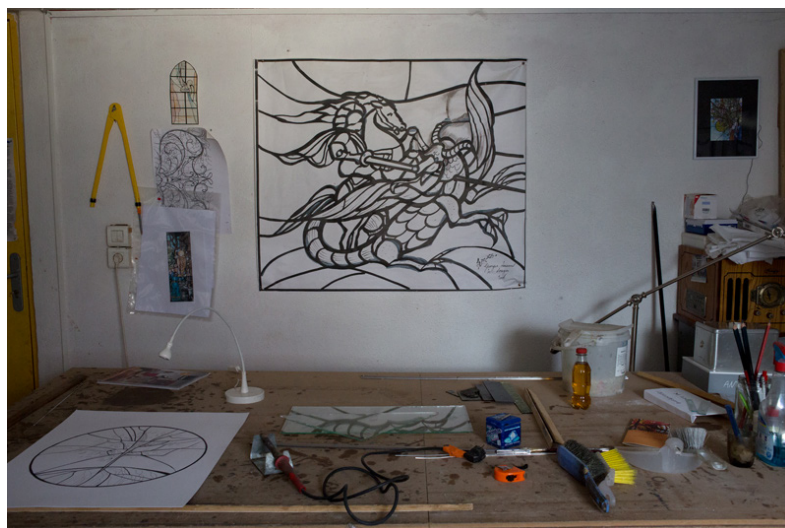




Inter

Durant tout ce temps, plus de six années de travail, Judith Debruyne n'a jamais cessé de peindre ou de développer son travail personnel en verre. Elle n'a pas non plus renoncé à exposer ou à partir en résidence. diplômée des Beaux-Arts de Valenciennes, elle commence sa carrière comme artiste peintre. La galerie lilloise Scheme la prend sous son aile, puis la galerie Lorelei à Bruxelles en Belgique. On dit de sa peinture qu'elle est symboliste. Elle aime la figuration, l'expression du trait, les gestes amples. Ses influences ? Matisse, Cocteau ou Vieira da Silva. « J'ai découvert son travail lorsque j'avais 16 ans. Il m'a profondément bouleversé notamment par le dynamisme de ses noirs et l'usage des gradations d'azulejos pour donner l'illusion d'une perspective en faisant un pont entre figuration et abstraction. » Tout se joue pour elle entre le symbole et la couleur. La transparence et la superposition des matières ne sont alors que des intuitions, des chemins à défricher. Car une des forces de Judith Debruyne est de ne jamais se reposer sur ses acquis. Le verre l'attire alors elle assiste avec assiduité aux universités d'été de Sars-Poteries de l'abbé Mériaux, créateur du musée du verre. L'expérience décisive pour elle fut sa rencontre avec Antoine Leperlier auprès de qui elle suit un stage de pâte de verre. De fil en aiguille, en gardant en tête cette expérience et ce qui devient une obsession pour la transparence, elle débute sa carrière avec une commande de vitraux pour l'église canadienne de Courchelles non loin de Cambrais. C'est assez naturellement qu'elle franchit le pas. Elle commence par travailler avec un artisan puis lorsqu'elle gagne en assurance, elle se lance à son compte. Elle veut gérer la totalité des projets qui, au fil des années, sont de plus en plus nombreux. Jusqu'à Saint-Amé.

En décembre 2014 a lieu l'inauguration des vitraux de l'église. Tous sont là, les élus, les officiels mais aussi les familles, les anciens mineurs. Judith se rappelle particulièrement de certaines d'entre elles, d'anciennes lampistes. « Lorsqu'elles ont découvert les vitraux elles n'ont pu retenir leur émotion. Elles se sont alors rapprochées de moi pour me remercier. J'ai su que je n'avais pas trahi leurs souvenirs ou leurs émotions



et c'était là l'essentiel. »

Pendant cette période, son regard s'est tourné vers la Chine où la galerie La Plantation de Pékin la représente. Elle y rencontre de nombreux artistes avec lesquels elle collabore soit pour des expositions soit à des projets communs, comme par exemple la calligraphe Ma de Fan, avec qui elle a exposé ici et là-bas à l'occasion du festival Croisement organisé par les ambassades françaises et chinoises. Elle montre en Chine sa peinture mais aussi ses créations de verre où s'hybrident les techniques. Elle fait découvrir un médium qui dans l'Empire du milieu reste très minoritaire.

Judith Debruyne ne s'arrête jamais. Elle est portée par ses envies et ses besoins. Elle continue à explorer les possibilités du verre, sa transparence, les jeux de superpositions et de déformations. C'est dans cet esprit qu'elle mêle les techniques apprises à un

moment donné, de l'émail à la fonte au sable (*sand casting*), laissées là dans un coin de sa tête et mises en œuvre quand s'en présente l'opportunité.

Alors maintenant Judith Debruyne tend l'oreille, déploie ses antennes, attend la prochaine rencontre et se prépare au prochain voyage. Elle repartira bientôt en Chine où une collaboration avec un maître porcelainier de Xian se prépare déjà. Une nouvelle étape, le verre et une terre, la porcelaine se mêlant en d'autres formes de transparence.

ANTHONY GIRARDI